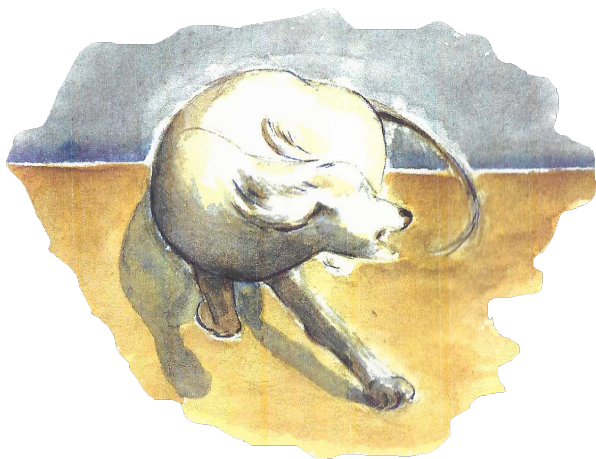


Guy Jimenes

Celui qui traverse

pièce en un acte



Éditions Barbedogre
2025

Celui qui traverse
a été publié en 2008 (Les Fous de Bassan).
La présente édition est revue et corrigée.

Pour toute demande d'adaptation,
théâtrale ou radiophonique,
écrire à : contact @ guyjimenenes.net

Images d'après les aquarelles de Daniel Bastien pour l'auteur.



© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenenes.net
guyjimenenes.net

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.
Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-4-5

Notice

Celui qui traverse a été créé le 23 novembre 2006 par la compagnie *les fous de bassan !* au Théâtre du Puits Manu de Beaugency avec le soutien de la ville de Beaugency, du Conseil général du Loiret, du Conseil régional de la Région Centre et du Réseau des bibliothèques de la Ville d'Orléans.

Ce spectacle, tourné en régions Centre et Île-de-France, est présenté au Festival off d'Avignon 2008.

Distribution :

Chakir Rougui (*Lor*)

Lara Al Jammal ou Pascal Fournier (*T'a*)

Pascal Ducourtioux (*musique, sons*)

Anas Cherkaoui (*musicien*)

Ensemble Coup de Chœur
dirigé par Nathalie Bouré (*Voix*)

Yvan Raduszenska (*scénographie, costumes*)

Emmanuel Delaire (*régie, lumières*)

Dominique Émard et François Chadebec (*affiche*)

Maude Brunet et Magali Berruet
(*chargées de diffusion*)

Michèle Tortolero (*attachée de production*)

Mise en scène de Christian Sterne

À Lara, à Chakir

Un pays incertain. Une bibliothèque publique. On pourra entendre jusqu'à la fin la rumeur de la rue.

Lor, environ 17 ans. T'a, environ 20 ans.

Lor est seul à l'intérieur de la bibliothèque. Il est assez fébrile. Tout au long de la pièce, on sentira que le temps lui est compté, que sa rencontre avec T'a présente un caractère exceptionnel, qu'elle constitue une occasion unique de tout lui dire – mais dit-on jamais tout ?

Jeu libre en attendant T'a : avec les livres, avec le turban (réel ou mimé), avec le collier de perles de pierre, jeu dans l'attitude du conteur que Lor se propose d'être pour T'a. Bribs du conte, relatives au père, à la mère, au chien.

Il est plutôt concentré, appliqué, mais sa joie le déborde dans le plaisir anticipé de la rencontre. Il ne se prend pas trop au sérieux, sait sourire, rire de lui-même.

Il enfouit le collier dans sa poche quand il entend du bruit et se saisit impulsivement d'un dictionnaire.

Entre T'a.

LOR. – « Attention, les têtes qui n'ont pas d'os !... Attention, les têtes qui n'ont pas d'os ! »

Il lance à T'a le dictionnaire. Elle le réceptionne in extremis. Il prend un second dictionnaire qu'il menace de lancer en l'air.

T'A. – Recommence et je te jure que je repars à l'instant.

LOR. – Quoi, on s'en fout, c'est juste du papier et de l'encre... « Attention, les têtes qui n'ont pas d'os »... Au village, on jouait à ce jeu avec des cailloux. Tu n'étais pas la dernière à les lancer en l'air... Un jour, tu en as envoyé un au-dessus de ce Français qui venait chaque année au printemps, tu te rappelles ?

T'A. – Bien sûr que je me rappelle. Le marcheur du désert. J'étais même un peu amoureuse de lui...

LOR. – ... alors tu l'as assommé... Logique.

T'A. – Je ne l'ai pas assommé. Il avait insisté pour jouer. Nous, on était habitués, agiles, et prompts à éviter les cailloux, mais alors lui...

LOR. – Il s'en est pris un gros à terrasser un sanglier, parce qu'il s'était emmêlé les pieds dans son turban.

T'A. – Son turban... Tu as raison : il se nouait le turban autour de la tête, sauf qu'il ne savait pas le faire tenir...

LOR. – Je crois que je ne t'ai jamais vue courir aussi vite que ce jour-là... Quand je pense que tu veux faire docteur aujourd'hui et que tu as planté là ce pauvre Français blessé...

T'A. – Tu exagères. Il s'en est tiré avec une simple bosse. Et je m'étais d'abord assurée qu'il n'était pas trop mal en point... J'avais si honte... Hé, comment sais-tu que je veux « faire docteur » ?

LOR. – Tu en parlais déjà au village. Et j'ai mon informateur...

Un temps.

T'A. – Lor, pourquoi ce rendez-vous ici ?

LOR. – J'ai eu envie de te revoir, de parler avec toi.

T'A. – Mais pourquoi *ici* ? Tu travailles dans cette bibliothèque ?

LOR. – Heureusement non. Et pourquoi pas gardien de cimetière, pendant que tu y es ? Écoute ce silence. Ici, les mots sont morts.

T'A. – Ouvre un livre, et ils se mettront à vivre.

LOR. – Je ne sais pas lire.

T'A. – menteur !

LOR. – Je préfère la parole, les mots vivants, pas les étouffés dans leurs cercueils de papier... Tu es sûre de ne pas avoir été suivie ?

T'A. – D'après ton ami Amel, tout va bien. À quoi jouez-vous, tous les deux ?

LOR. – Lui je ne sais pas. Mais moi je ne joue pas.

T'A. – Comme tu as maigri !

LOR. – « Maigri » c'est impossible : j'étais un gosse la dernière fois que tu m'as vu.

T'A. – C'est vrai. Tu es devenu magnifique. Je te préférerais avec quelques kilos en plus... Tu manges à ta faim, au moins ?

LOR. – Ne t'inquiète pas pour ça, T'a.

T'A. – « T'a »... Il y a longtemps que tu ne m'avais pas appelée ainsi.

LOR. – Il y a longtemps que je ne t'avais pas appelée...

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

T'A. – Et maintenant, explique-moi, dis-moi vite dans quel mauvais coup tu t'es mis, même si tu as la honte de le reconnaître...

LOR. – Pas un mauvais coup, T'a. Juste une embrouille.

T'A. – Combien tu dois ?

LOR. – T'a la maligne, l'intelligente de la famille... La bonne élève du lycée-caserne. Une deux, une deux, à vos rangs, fixe !

T'A. – Combien tu dois ? À qui ? Et pourquoi ? Dis-le-moi.

LOR. – Arrête, T'a. Plus tu vas me questionner comme ça et moins j'aurais envie de te répondre... Je ne dois d'argent à personne. C'est juste que...

T'A. – Que ?

LOR. – Oh, et puis laisse tomber. Demain je serai parti.

T'A. – « Parti » ? Je rêve ! Tu ne vas pas encore *partir*...

LOR. – Cette fois parce que je l'ai choisi. Oui, je sais ce que tu vas dire : personne ne m'a forcé, non plus, quand j'ai quitté le village... Ce n'est pas aussi simple... Ce jour-là, j'étais parti sans réfléchir.

T'A. – Et tu l'as regretté.

LOR. – Non !

T'A. – Tu es trop fier pour le reconnaître.

LOR. – J'adore quand tu fais les questions et les réponses...

T'A. – Si je n'étais pas passée par hasard dans ce marché où je ne vais jamais...

LOR. – Si tu n'avais pas acheté du raisin au père d'Amel.

T'A. – Aussi, pourquoi l'as-tu quitté ? Il dit que tu travailles bien, que tu lui donnes toute satisfaction...

LOR. – Passer ma vie à vendre des légumes ? Non merci, j'ai d'autres projets.

T'A. – Tu es parti du jour au lendemain, sans même lui dire pourquoi.

LOR. – Je le regrette, mais c'était impossible. Seul Amel est au courant.

T'A. – L'argent c'est une chose, on peut rembourser. Mais au moins tu n'as pas... enfin...

LOR. – Pas quoi ? Frappé quelqu'un ? Tué, peut-être ? Eh bien, par malheur, c'est ça. Tu as mis dans le mille !... Surtout, ne regarde pas derrière ces étagères ! J'ai étranglé le bibliothécaire d'une balle entre les deux yeux.

T'A. – Très drôle !

Lor s'empare d'un livre qu'il fait semblant de dévorer à pleines dents.

LOR. – J'avais faim !

T'A. – Vraiment très drôle !

LOR. – Mes plaisanteries ne t'amuse pas. Elles ne sont pas assez raffinées, sans doute. Qu'est-ce que tu veux : je n'ai pas fréquenté le lycée, moi. Je ne suis qu'un pauvre enfant des rues, Madame le Juge, je ne voulais pas faire de mal au bibliothécaire. Voyez comme je suis maigre ! Je l'ai tué parce que j'avais faim....

Un temps.

T'A. – Tu as de gros ennuis. C'est pour ça que tu te caches... Reconnais-le, à la fin...

LOR. – Je vais t'expliquer... Mais toi, d'abord : tes études...

T'A. – Il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai obtenu une bourse. J'espère devenir médecin urgentiste.

LOR. – À cause de la série à la télé ? *Défibrillateur, vite ! On va le perdre !*

T'A. – Idiot, ça n'a rien à voir ! Ou peut-être que oui, après tout. Il m'arrive de la regarder.

LOR. – Tu vois !

T'A. – Je fais aussi des permanences dans une agence immobilière. J'ai des journées bien employées, crois-moi... Je loue un petit logement, pas loin du lycée où j'étais pensionnaire...

LOR. – L'ancienne caserne... Alors c'est fini, le village, tu n'y vas plus...

T'A. – C'est que tu me le reprocherais... Toi aussi, les questions et les réponses... Mais tu te trompes : je retourne au village, il m'arrive de prendre le car.

LOR. – Tu as de ses nouvelles ? Comment va-t-elle ?... Douja ?

T'A. – Elle se porte bien.

LOR. – Est-ce qu'elle m'a... oublié ?

T'A. – J'étais sûre que tu me poserais la question ! Non, sois tranquille. Tu la connais, va, rien ne lui échappe des êtres et des choses. Elle n'a aucune conscience du temps qui passe. J'envie parfois son insouciance.

LOR. – Alors je ne lui manque pas.

T'A. – Cela ne change rien. Douja serait folle de joie de te revoir. Elle ne t'adresserait aucun reproche, ne pourrait même pas y songer... C'est la personne la plus heureuse au monde que je connaisse. (*Un temps.*) Mais c'est quand même trop fort ! Qu'est-ce que tu voudrais ? Qu'on ait pensé sans cesse à toi et consacré chaque instant à t'attendre, à t'espérer ?

LOR. – T'a...

T'A. – Tu as fichu le camp sans prévenir, tu n'as donné signe de vie à personne, et il faudrait qu'en plus on ne t'ait pas oublié...

LOR. – ...

T'A. – Je revois les jours passés à te chercher dans la montagne, persuadée qu'il t'était arrivé malheur. Et, un matin, le fils du boucher m'a garanti qu'il t'avait aperçu à la ville, où tu traînais avec une bande...

LOR. – C'est faux, j'ai traîné, d'accord, mais seul. Et j'ai trouvé assez vite à m'employer à droite à gauche...

T'A. – Tu dormais où ?

LOR. – Chez mes patrons, quelquefois sur la plage.

T'A. – Tu savais que j'allais au lycée. Tu n'as jamais cherché à me contacter... Ne serait-ce que pour prendre des nouvelles de ta mère, que tu appelles aujourd'hui Douja avec un air confit...

LOR. – Je l'ai toujours appelée « Douja ». Mon-père-son-mari ne le supportait pas : « Le fils doit respecter sa mère... » Comme si je ne la respectais pas, ma douce maman, en l'appelant « Douja », et comme s'il la respectait, lui, en la rouant de coups... (*Un temps.*) Promets-moi de ne pas te fâcher... Je t'ai aperçue une fois, tu marchais dans la rue avec deux ou trois de tes copines.

T'A. – Non !

LOR. – Je n'ai pas pu, T'a... J'avais peur.

T'A. – Peur ?

LOR. – Je ne sais pas. Encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je n'ai pas pu t'aborder ce jour-là.

T'A. – Mais je ne t'ai jamais voulu de mal, Lor !

LOR. – Je le sais... Après, j'ai évité de me balader du côté du lycée... Allez, tout est différent aujourd'hui, T'a.

T'A. – Différent ? Tu t'apprêtes à partir, une fois encore. Le fait que tu aies choisi de m'en informer ne change pas grand' chose.

LOR. – Ça change *tout* ! Et puis partir, c'est ce que tu as fait toi aussi, avec ton lycée, tes études. (*Un temps.*) Moi, je suis parti parce que je ne pouvais pas faire autrement, je suis parti sans me poser de questions.

T'A. – Et tu t'en es posé, depuis ?

LOR. – Je n'ai pas arrêté.

T'A. – Pour quel résultat !

LOR. – Le meilleur possible : ma vie m'appartient, je suis libre.

T'A. – Ça ne paraît pas te réjouir tellement.

LOR. – Mais bien sûr que ça me réjouit !

T'A. – Si gentil, si honnête que tu étais... Regarde ce que tu es devenu en trois ans : un voyou !

LOR. – Arrête, je la connais, ta chanson : Lor le doux, Lor le docile, qui ne ferait pas de mal à une mouche. Mais quelle tête vous avez fait quand j'ai fichu le camp, hein ? Quelle tête, dis-moi ? J'aurais voulu la voir !

T'A. – Ça ne te ressemble pas. Où est passée ta joie de vivre ?

LOR. – J'ai *toujours* été amer.

T'A. – La chance, alors, que j'ai : devant moi, enfin, Lor Tel Quel, Lor le Vérable, le Ressemblant...

LOR. – Fous-toi de ma gueule.

T'A. – Parce que tu ne te fous pas de la mienne ? Et ce gâchis que tu fais de ta vie...

LOR. – Hé, ça va ! Laisse ma vie tranquille. Tu n'en connais rien, je ne t'ai rien dit.

T'A. – De la honte que tu as...

LOR. – Encore la honte ! Arrête avec la honte ! Mon père aussi n'avait que ce mot à la bouche... La honte de rien du tout !... Tiens, si tu m'en laissais le temps, si tu avais la patience de m'écouter calmement, sans me brusquer ni m'interrompre, je te raconterais exactement pour-quoi j'ai quitté le village.

T'A. – Je le sais, moi : pour la même raison qui t'agite encore. Entends-toi parler : « Je ne pouvais pas faire autrement », « Je suis parti sans me poser de questions »... Ça ne s'appelle pas partir, ça s'appelle : fuir.

LOR. – Bon, d'accord : parlons de cet argent. Je ne l'ai pas volé, d'accord ? Il m'est tombé du ciel, d'accord ?... Vas-y, hoche la tête tant que tu veux... Tu ne me crois pas...

T'A. – « Tombé du ciel »... Sers ton baratin à d'autres, *d'accord ?*

LOR. – N'importe qui se serait servi comme j'ai fait. Je n'ai aucun regret. C'est de l'argent sale. Tu devrais me remercier d'avoir pris ces billets et trouvé une bonne manière de les utiliser... Je dis la vérité. Tu peux te dé-boîter la tête...

T'A. – Laisse ma tête et préoccupe-toi de la tienne qui n'est plus d'aplomb.

LOR. – Je dis la vérité !

T'A. – Alors, dis-la jusqu'au bout.

LOR. – Je vais traverser, T'a. Je pars pour l'autre côté.

T'A. – Je le savais ! J'en ai eu le pressentiment dès l'instant où tu as prononcé le mot « partir ».

LOR. – Tout, plutôt que croupir au pays. J'ai bien réfléchi.

T'A. – C'est à un passeur que tu t'apprêtes à refiler cet argent et tu appelles ça « réfléchir »...

LOR. – Je ne m'« apprête » plus, T'a. Je lui ai déjà versé la moitié, l'autre moitié pour son copain à l'arrivée...

T'A. – Mais quelle confiance peux-tu placer en ces gens ? Tu vas te noyer dans la mer. Voilà ce qui arrive à ceux qui veulent traverser. Ou mourir étouffé dans un camion abandonné.

LOR. – Mais, non... La plupart s'en sortent, crois-moi. Avec l'aide de la Providence, les années qui viennent me seront plus douces. Et je vous en ferai profiter, Douja et toi... Arrête avec ta tête, tu vas finir par la décrocher... Souhaite-moi plutôt longue vie, bonheur et prospérité, au lieu de me regarder avec ces yeux de lance-flammes.

T'A. – Tu ne sais pas ce qui t'attend là-bas... Tu devras vivre en te cachant. Et même ceux qui ont des papiers en règle, eux, et qui reviennent l'été chargés de cadeaux et de belles paroles, as-tu sondé leurs regards ? Moi, je n'y ai trouvé que de la détresse et de la désillusion. Ne t'attends pas à un paradis.

LOR. – Un paradis ? Mais je ne veux pas d'un paradis ! Je veux juste m'éloigner, tenter ma chance ailleurs. Ceux de là-bas ont tout, quand moi, ici, je n'ai rien.

T'A. – Tu n'auras plus de pays, ni de ce côté ni de l'autre.

LOR. – Je m'en fous. Mon seul pays, c'est le soleil du jour, il est le même partout. Il est là où je me trouve.

T'A. – Non, Lor : ton seul pays c'est celui de ton enfance, de ton village. Ailleurs, tu seras toujours en exil.

LOR. – Je le suis déjà, je l'ai toujours été.

T'A. – Règle d'abord tes comptes avec ton passé.

LOR. – Qui te dit que je ne les ai pas réglés ?

T'A. – Devine...

LOR. – Ça va, je me connais. Ton-père-mon-grand-père disait que je lui ressemblais. Il pensait comme toi : que Douja est bienheureuse, qu'elle possède l'insouciance, ce don du ciel, qu'il lui envoyait – ce don que je n'ai pas non plus, que je n'aurai jamais.

T'A. – Tu étais un enfant. Mon-père-ton-grand-père n'aurait jamais dû te parler ainsi. Quelquefois, les paroles donnent une réalité à ce qui n'existe pas. Il t'a transmis sa tristesse et sa mélancolie aussi sûrement que s'il t'avait transfusé son propre sang !

LOR. – Mais le silence est bien plus à redouter que les paroles : c'est le silence qui agit comme un poison... Je sais ce que tu voudrais : que j'aille trouver mon père, que je me réconcilie avec lui... Il la bat toujours ?

T'A. – C'est aujourd'hui que tu t'en préoccupes ? Ça ne t'a pas empêché de partir, comme on se ferme les yeux, comme on se bouche les oreilles...

LOR. – Il me battait, moi aussi. Tu l'as oublié ?...

T'A. – Chez nous, les pères ont toujours frappé les fils. C'est dans l'ordre des choses.

LOR. – Alors vive le désordre !...

T'A. – Hé, je n'ai pas dit que j'approuve cette pratique ! Mais ne te crois pas unique, tout seul à en avoir bavé.

LOR. – « L'ordre des choses » !... Et toi, quel avenir t'attend au pays ? Laisse-moi deviner. Tu pourras réussir dans tes études, mais tu ne tiendras pas deux ans. Ils te rattraperont, va ! Un mariage arrangé, voilà ce qui t'attend, je connais la famille...

T'A. – Je ne te permets pas de supposer ça.

LOR. – Tu seras dominée par un mari qui te fera une légion de filles en espérant un garçon ! Le voilà ton ordre des choses.

T'A. – Te crois-tu plus malin parce que tu es un garçon, justement ?

LOR. – Pas du tout. C'est exactement l'inverse que je dis !

T'A. – Peu important les mots, ton attitude trahit le contraire, et je crache sur ton arrogance de garçon !... J'ai refusé la vie qu'on m'avait tracée. J'ai soulevé le ciel et les étoiles pour obtenir cette bourse et le droit de m'inscrire à l'université. Quand on le veut, on peut changer le monde, au lieu de le fuir toujours et de « je ne peux pas faire autrement ».

LOR. – Changer le monde !... Je préfère me changer moi, conquérir ma liberté. Laisser derrière mes années-village, mes années-galère.

T'A. – Tes années-ci, tes années-l'autre... À peine dix-sept ans et tu parles comme un vieux... Je vais te dire ce que tu vas trouver de l'autre côté : là où tu vas, les gens se plaignent, tu le crois ça ? *Ils se plaignent*, Lor ! « Ils ont tout », me dis-tu, mais il paraît qu'ils

n'échangent pas un mot dans les bus ! Et quand ils se retrouvent chez eux entre amis, c'est pour geindre et s'apitoyer sur leur sort... Comment peux-tu imaginer être heureux là-bas ?

LOR. – Comme si on ne se plaignait pas, nous autres ! On passe nos journées à ça. Ici aussi, c'est sport national !

T'A. – Si tu oublies d'où tu viens, les autres se chargeront de te le rappeler, crois-moi. Ne renie jamais ton origine.

LOR. – Quelle origine ? Mon cogneur de père et ma mère innocente... Les seules autres personnes qui comptent pour moi c'est toi, T'a, et ton-père-mon-grand-père, qui est mort trop tôt.

Lor sort le collier de sa poche.

T'A. – Le collier de perles de pierre... Grâce à Dieu, tu l'as toujours !

LOR. – Surtout grâce à moi... Qu'est-ce que tu croyais ? Que je l'avais vendu pour me payer le passage ?

T'A. – Tu ne pouvais pas me faire davantage plaisir ! Je n'osais pas t'en parler...

LOR, joyeux. – Je vois ça. J'ai bien remarqué comment tu lorgnais mon cou.

Lor joue avec le collier.

T'A. – Pourquoi ne le portes-tu pas ?

LOR. – Je préfère le tenir dans la main, en caresser les pierres. Les yeux fermés, je sais les reconnaître. Celle-ci, je peux te dire que c'est la tortue... J'ai remarqué que les gens m'écoutent davantage quand je raconte avec le collier dans les mains. Ils regardent les pierres rouler sous mes doigts. Ça les aide à se concentrer, à mieux entrer dans l'histoire. Et, sans mentir, je préfère ça,

plutôt que s'ils me plantaient leur regard dans les yeux.

T'A. – Alors tu racontes, comme mon père le faisait ? Enfin une heureuse nouvelle ! Dis-moi, les gens te paient ?

Il a un geste « plus ou moins ».

T'A. – Pourquoi n'essaierais-tu pas de gagner ta vie ainsi ?

LOR. – Je vais peut-être la gagner.

Un temps.

LOR. – Regarde les pierres...

T'A. – Que veux-tu dire ?

LOR. – Mais... comme je les ai usées ! Je raconte à sa manière, tu sais, en les égrenant entre mes doigts. Tiens : la tête du lion...

T'A. – « Usées », toi, ces pierres de granit !... La tête du lion, je l'ai toujours connue avec cette oreille riquiqui. Tu possèdes le collier depuis seulement trois ans. Mon-père-ton-grand-père, lui, a eu toute sa vie pour les user.

LOR. – Tu as peut-être raison... N'empêche, chaque pierre est une histoire. Je la saisis et les mots me viennent. Ça n'a pas toujours été comme ça. Les premières fois, ah tu n'imagines pas ! Chaque perle était un mot que je tâchais péniblement de retenir avant de passer au suivant ; puis chaque perle m'aidait à retenir un ensemble de mots...

T'A. – Une phrase, quoi...

LOR. – Vas-y, la bonne élève du lycée-caserne, une deux, remets-moi au pas !... J'en ai bavé pour y arriver. J'ai dû les soulever, moi aussi, « le ciel et les étoiles » !

T'A. – Les gens t'écoutent, n'est-ce pas ? Je crois que je t'envie ! Ils aiment t'entendre, dis-moi ?

LOR. – Oui, ils aiment ça. Ils rient, ils soupirent, parfois ils pleurent. Et ce silence, quand ils retiennent leur souffle... À la fin, ils en redemandent... Malheureusement, ils s'en vont le plus souvent en oubliant de payer, comme s'ils avaient un peu honte de s'être laissés aller, tu sais, alors s'ils devaient *payer*, en plus !

Ils rient. Un temps. Ils s'observent. Depuis un moment déjà, Lor a sorti une fiche en bristol de sa poche et semble dans l'expectative.

T'A. – Tu sais ce que j'aimerais... T'entendre raconter. Allez, ne te fais pas prier...

LOR. – Je ne me fais pas prier. (*Il jubile.*) Tiens, lis...

Elle lit la fiche qu'il lui tend.

T'A. – Je ne le crois pas ! Tu savais que j'allais te demander de raconter !

LOR. – Et si tu ne me l'avais pas demandé, je te l'aurais proposé de moi-même, mais sans te montrer ce papier ! (*Il rit.*) Alors, assieds-toi, maintenant. Installe-toi... Il y a longtemps que j'espère ce moment...

T'A. – Attends, Lor, avant de commencer. C'est important. Je dois te dire quelque chose... Même si tu le voulais, tu ne pourrais plus te réconcilier avec ton père.

LOR. – Tu veux dire... Il est mort ?

T'A. – Non, il...

Lor. – Il quoi ?

T'A. – « Attention, les têtes qui n'ont pas d'os, » Lor... Ton père est... parti !

LOR. – Parti ?

T'A. – Oui, il a fichu le camp !

LOR. – Le salaud ! Il est parti avec une femme, c'est ça ?
Il a abandonné Douja !

T'A. – Non, ce n'est pas ça. Il a traversé, Lor, exactement comme tu t'apprêtes à le faire... Il est là-bas. Et te voilà assommé aussi sûrement que le Français enturbanné de notre enfance...

LOR. – Je vais m'en remettre, sois sans crainte.

Un temps.

T'A. – Imagine : tu arrives là-bas et tu tombes sur lui :
« Saloperie de mon fils ! Attends que je t'attrape pour t'en coller une... »

LOR. – Qu'il essaie un peu pour voir...

T'A. – Tu te croyais si différent de lui, avoue ? Partir, pour toi, c'était mettre un océan entre vous... Mais non, vous avez eu la même idée... Et si c'était de ton père que tu tenais ta manie de partir ?...

LOR. – Ça n'a rien à voir. Je n'ai pas attendu d'avoir quarante ans, moi.

T'A. – Son discours est pareil au tien : « tenter ma chance », « là-bas, ils ont tout »...

LOR. – Il est parti quand ?

T'A. – Cet été.

LOR. – Tu l'as su comment ?

T'A. – Il m'a écrit de venir au village. Il avait une nouvelle importante à m'annoncer. En somme, il m'a convoquée comme toi aujourd'hui, avec le même enthousiasme et des sous-entendus...

LOR. – Et Douja ?

T'A. – Elle va bien, je te l'ai déjà dit.

LOR. – Qui s'occupe d'elle ?

T'A. – Nos sœurs. Elle n'est pas malheureuse. Je la vois aussi souvent que je le peux... Raconte, maintenant, tu me l'as promis.

LOR. – Si tu crois que c'est facile, après ce que je viens d'entendre.

T'A. – Pardonne-moi.

LOR. – Mais non, tu as bien fait. Je préfère autant savoir.

Un temps.

T'A, *réalisant tout à coup quelque chose.* – Cette bibliothèque, comment ça se fait que tu en possèdes la clé ?

LOR. – Je l'ai volée.

T'A. – Dis la vérité.

LOR. – Le bibliothécaire me prête son double.

T'A. – Tu pourrais travailler ici.

LOR. – J'espère bien trouver un travail là-bas dans une bibliothèque.

Lor sort brusquement un cahier de sa poche et le tend avec maladresse à T'a.

LOR. – Je ne voulais pas te le donner tout de suite, mais vas-y, prends-le. C'est un cadeau pour toi...

T'A. – Un cadeau ?... Merci !

Elle ouvre le cahier et commence à le lire.

LOR. – Non, T'a, ne le lis pas devant moi. C'est sûrement

rempli de fautes... C'est juste quelques contes, tu sais. Je les ai écrits comme ça m'est venu, en me rappelant les histoires de ton-père-mon-grand-père.

T'A. – J'ai souvent pensé qu'elles avaient disparu avec lui... J'ai quelquefois tenté de les écrire. J'avais l'impression que j'y arriverais facilement, que j'avais toutes les histoires dans la tête et qu'il me suffirait de les dérouler... Mais, penses-tu ! À peine quelques mots écrits, les autres que je croyais tenir me glissaient des doigts comme une poignée de sable.

LOR. – Il faut se laisser aller, ne pas avoir peur, se faire confiance.

T'A. – Un écrivain, tu vas devenir !

Il détourne la tête.

LOR. – Arrête !

T'A. – Je ne sais pas si j'ai le droit d'accepter. C'est un trop beau cadeau. As-tu gardé une copie, au moins ?

LOR. – Pas besoin, les histoires sont là. (*Il se tapote le crâne.*) Quand je veux, je les écris. Et d'autres encore !

T'A. – Je te retrouve, Lor. C'est peut-être vrai, après tout : tu as conquis ta liberté. Mais ça me désole de voir ce que tu t'apprêtes à en faire... (*Montrant le cahier.*) Le bibliothécaire l'a lu ?

LOR. – Non, à cause de sa cataracte. C'est moi qui lui ai fait la lecture... Et il a aimé !

T'A. – Je suis sûre que je vais aimer aussi... Mais j'y pense : je suis venue moi aussi avec un cadeau...

Elle montre son sac à dos.

LOR. – Qu'est-ce que c'est ?

T'A. – Ta gourmandise est-elle restée la même après trois ans ?

LOR. – Des doucettes. C'est toi qui les as faites ?

T'a empêche Lor de fouiller dans son sac.

T'A. – Raconte d'abord, tu me l'as promis.

LOR. – Si tu veux.

T'A. – Allez, tu en meurs d'envie aussi...

Ils s'installent. Lor égrène le collier. Il se concentre. Son visage se métamorphose.

LOR, *prenant la main de T'a.* – Sens mon cœur... Rien qu'à l'idée de raconter...

T'A. – Allez !

LOR. – Ne me regarde pas dans les yeux... Regarde seulement mes doigts, mes doigts égrenant les perles... Je vais te dire celle que je connais le mieux. Je pense toujours à toi quand je la raconte...

« Cette nuit-là, le garçon se réveilla au milieu d'un rêve bizarre qu'il oublia aussitôt. On parlait dans la pièce voisine et le garçon se figea en reconnaissant la voix de son père.

« Autour de lui, ses jeunes frères et sœurs dormaient paisiblement. Et de l'autre côté du rideau, que se passait-il ? Plus un bruit ne parvenait et c'était comme si le sol allait s'entrouvrir... jusqu'à ce que le grand-père se remette à tousser. Soulagé, l'enfant se détendit et finit par se rendormir.

« Un aigle, un aigle aux ailes immenses, plane au-dessus du village et vient se poser sur le mur de la cour. Et puis, d'un coup, l'aigle est là devant le rideau du grand-père. Un aigle blanc. L'aigle de la mort.

« Le garçon se réveilla en sursaut. Ses parents s'étaient couchés. Il guetta longuement la toux de son grand-père, et comme il n'entendait plus rien, il devina que le rêve s'était accompli. Il se leva, enjamba avec précaution sa petite sœur endormie, sortit dans la cour. À l'est, le ciel s'éclaircissait...

« C'est ainsi que le garçon s'enfuit un matin, claquant des dents et les jambes flageolantes, après avoir chipé trois galettes et quelques olives dans la réserve. Une fois dehors, il commença à courir. Il avait tellement peur qu'un chien se mette à aboyer que même loin du village il courait encore...

« Toute la journée, il erra sans but dans la montagne. Et quand la nuit tomba, il se réfugia dans une grotte où il avait déjà dormi avec son père, son père qui l'avait humilié, affirmant que l'odeur de sa peur éloignait le gibier et jurant qu'il ne l'emmènerait plus jamais à la chasse. Il l'avait appelé ce jour-là "la gazelle du désert", sans doute à cause de ses jambes fines et de ses cils trop longs...

« Dans le silence des rochers, le garçon, terrorisé, égreña sans fin le collier que son grand-père, trop faible pour parler, lui avait donné quelques jours plus tôt. »

T'A. – Ainsi, c'est... cette histoire que tu racontes aux gens...

LOR. – Pas si souvent, ne va pas croire ! Il faut que je sois en forme pour la raconter, assez solide pour permettre aux mots de m'échapper et qu'ils deviennent les mots de chacun. C'est très difficile, je n'y arrive pas encore très bien. Mais ton-père-mon-grand-père m'avait prévenu.

T'A. – Continue, Lor, raconte pour moi seule, s'il te plaît, je savoure tes mots, raconte l'histoire du garçon...

LOR. – « À l'aube, il se réveilla. Il étira ses membres et sortit de la grotte, étonné d'être là. Il pensa à son grand-père sans éprouver de chagrin. "Je suis vivant", se disait-il. Il le cria à la montagne, comme un défi : "Je suis vivant !" »

« Alors, de la même façon impulsive qu'il s'était enfui la veille, il décida de retourner vers son village. Il fit rapidement le chemin, s'amusant à couper les sentiers en dévalant la rocaille.

« Il serait battu pour s'être enfui. Il y pensait sans inquiétude. Il prendrait les coups sans crier. Peut-être cela irriterait-il davantage son père ? Quelle importance ? Il se sentait invulnérable : il avait passé un jour et une nuit seul dans la montagne, comme un prince. La gazelle du désert s'était métamorphosée en un jeune homme paisible et brave.

« Au milieu de l'après-midi, il parvint en vue du village et s'arrêta net : là-bas, soulevant la poussière, les villageois cheminaient lentement vers le piton blanc qu'on appelait l'Os de seiche. La paroi de roc, verticale et lisse, se dressait sur le chemin du cimetière. Le garçon ne fut pas surpris par ce cortège. On portait en terre son grand-père, enveloppé d'un drap blanc.

« Il regarda les hommes jusqu'à ce qu'ils aient tous disparu derrière l'Os de seiche. Son visage s'était fait grave, mais les larmes n'étaient pas venues... »

T'A. – Et c'est maintenant que tes yeux s'embuent...

LOR. – Désolé, ce n'est pas bon... Tu vois : je me laisse envahir. Ce n'est pas ainsi qu'on raconte une histoire. Le public doit pleurer, pas le conteur... Tu crois que je pleure pour le grand-père, mais non, c'est... pour Riq.

T'A. – Riq ?

LOR. – Le chien. Tu l'as oublié ?

T'A. – Non, je me le rappelle : un vieux chien jaune, malade, avec cet horrible kyste qui lui pendait au flanc. J'avais juste oublié son nom.

LOR. – J'étais le seul à lui en donner un. Il est venu à moi, poussant des plaintes. Il s'est frotté à mes jambes. Je l'ai serré un long moment dans mes bras, malgré le kyste, et l'odeur abominable qu'il dégageait, la vermine qui grouillait dans son pelage.

Un temps.

T'A. – Qu'y a-t-il ? Pourquoi souris-tu, maintenant ?

LOR. – Le jeune homme que j'étais devenu, T'a ! « Le prince paisible et brave »... Mais j'ai parlé à ce chien comme un enfant : « Bon chien, bon vieux chien Riq. Tu es venu pour moi, pas vrai ? Ce sont eux qui t'ont envoyé à ma recherche. Et qu'est-ce qu'ils disent là-bas ? Ils sont fâchés que je sois parti, hein ? La gazelle s'est échappée. » Crois-le, tu es la première à entendre cet épisode de mon histoire que je tais, ce moment de parlote ridicule avec un clébard puant.

T'A. – Ça n'a rien de ridicule. Continue, s'il te plaît

LOR. – Les doigts, T'a, regarde les doigts égrenant le collier, pas mes yeux.

« Quand le garçon pénétra dans le village, il prit tout à coup conscience de sa fatigue. La tête lui tournait de faim et de soif. La sueur lui coulait le long du dos.

« Au coin de sa maison, il fut un instant aveuglé par la disparition soudaine de la lumière. Et il entendit le chant. Il longea le mur et entra, mais il ne voulut pas se montrer dans la cour. Il était trop tard. Il avança juste assez la tête pour apercevoir les femmes. Elles étaient

assises dans la poussière, elles fredonnaient *Celui qui traverse*, le chant funèbre. Seules deux ou trois d'entre elles en articulaient distinctement les paroles :

*En partant tu nous laisses
les pleurs le chagrin,
mais celui qui traverse
n'aura plus jamais peur
n'aura plus jamais faim. »*

T'a fredonne un moment les paroles, tout en écoutant.

LOR. – « La mère du garçon, se balançant d'avant en arrière, gardait les yeux fermés, s'abandonnant toute entière à la mélodie de ce chant. Les tantes et les voisines étaient là. Dans un coin de la cour, les frères et sœurs jouaient tranquillement aux osselets avec leurs cousins. Le garçon fit demi-tour. Le chant le poursuivait :

*Celui qui traverse
n'aura plus jamais peur
n'aura plus jamais faim.*

« Il appréhenda de regarder dans la chambre de son grand-père. Le rideau n'était pas tiré et il fut soulagé de découvrir que tout était rangé avec soin. Dans la réserve, le garçon but longuement à la jarre suspendue au mardrier et il mangea gloutonnement une galette de sarra-sin et un de ces fromages de chèvre secs et piquants.

« Dehors, son corps se couvrit instantanément de sueur. Il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Les paroles du chant lui tournaient la tête, c'est comme si elles avaient été inventées spécialement à son intention :

*En partant, tu nous laisses
les pleurs le chagrin...*

« Mais je suis revenu, murmurait le garçon que personne n'entendait. Je suis revenu. »

Il se tait.

T'A, à voix très basse. – Comment faisons nous pour rester si longtemps en plein soleil ? La mélodie envoûtante semblait ne devoir jamais finir.

LOR. – « Le garçon voulut maintenant penser à son père et à ses oncles qui allaient revenir du cimetière. C'était à eux qu'il se montrerait d'abord, il l'avait décidé. Il ne devait plus écouter les femmes. Il lui fallait s'arracher à la beauté de leur chant.

« Il parcourut péniblement la centaine de mètres qui le séparaient de l'Os de seiche. Il fit une halte au pied de l'immense rocher, n'ayant pas le courage de continuer sur le chemin du cimetière. Il imagina la tombe de son grand-père signalée comme les autres par une jarre d'argile. Il irait plus tard, il irait, un autre jour. »

Je n'y suis jamais allé.

« Le garçon s'installa par terre. Il ferma les yeux et ne dormit pas. Rien ne pouvait arriver, pas même le sommeil. Rien n'arriverait plus jamais.

Un temps.

LOR. – Et Riq ? Où était passé le vieux chien ?... » Je ne peux plus raconter, T'a, aide-moi, toi qui connais la suite.

Il lui tend le collier qu'elle accepte après une hésitation.

T'A. – « Comme chaque soir, le soleil disparut derrière la montagne et l'Os de seiche étendit son ombre au village. C'est toujours un instant déchirant, non ? Je suppose que tu as eu froid et que tu t'es redressé, là même où je t'ai trouvé. »

Lor tressaille, balaie d'un geste ces derniers mots.

LOR. – Pas moi, T'a. Le garçon, le garçon ! Et tu racontes trop vite. Rappelle-toi : les hommes d'un côté avec leur musique, les femmes de l'autre, parmi lesquelles tu te trouvais...

T'A. – « Les hommes revenaient ! Certains étaient juchés sur des ânes, d'autres se détachaient du groupe pour marcher à reculons devant leurs compagnons en agitant des grelots... »

LOR. – Des sonnailles, T'a. Moi j'aime mieux dire « sonnailles ».

T'A. – « ... en agitant des sonnailles. Le garçon parut se replier sur lui-même, raidi dans une attitude de défense. Il porta la main à son cou pour y serrer les perles de son collier. Il tourna le regard vers le village où des lumières jaillissaient. Les premières femmes portant des lanternes approchaient. Elles avaient mis leurs voiles et seules les plus âgées étaient restées auprès des enfants. »

LOR. – C'est vrai que j'ai serré les pierres. J'avais l'espoir secret qu'elles étaient magiques et qu'elles me transporteraient auprès de mes frères et sœurs...

T'A. – Alors tu as fermé les yeux et tu es resté là, immobile, abandonné aux clameurs, à la musique, jusqu'à ce qu'une main se pose sur ton épaule, qu'une voix te parle à l'oreille et te dise : « Loué soit Dieu, tu es revenu. Que la paix t'accompagne. »

LOR. – C'était toi, T'a. Tu m'as parlé avec douceur. Et Douja non loin me souriant, ne réalisant même pas que je m'étais enfui. Je n'ai pas pu répondre à son sourire, mais comme j'aurais voulu, à cet instant, me blottir dans ses bras.

T'A, *embarrassée*. – Lor, tu m'as mise en garde tout à l'heure : « Promets-moi de ne pas te fâcher... » À mon tour maintenant, avant de te faire cette confidence : « à cet instant », ma bouche n'a proféré que des paroles de politesse, mon cœur demeurant sec comme un char-don.

LOR. – Je ne comprends pas.

T'A. – Lor, on se croit toujours seul à aimer, à souffrir, seul à devoir régler des comptes avec son passé... Crois-tu que tu étais le seul, ce jour-là, bouleversé par la mort de mon-père-ton-grand-père ?

LOR. – Tu vois bien : les pleurs, le chagrin !

T'A. – Justement non ! Zéro pleurs, Lor, zéro chagrin !... Mon père t'avait donné ce collier et toi tu l'avais accepté.

LOR. – Mais je ne pouvais pas refuser ! Il allait mourir et...

T'A. – Je le sais. Je ne t'en veux plus, aujourd'hui... Le chagrin m'est venu quelques jours plus tard, quand ma colère est retombée et que j'ai mesuré le vide laissé par la mort de papa.

LOR. – Je...

T'A. – Tu étais le préféré de ses petits-enfants. Il t'a toujours considéré.

LOR. – Il a compris que je ne m'en sortais pas seul, avec les parents que j'avais. Enfin, tu vois ce que je veux dire, je ne parle pas de Douja, qui n'y est pour rien... C'est comme ça que je vois les choses : ton-père-mon-grand-père m'a aidé ; surtout : il m'a aimé...

T'A. – Comme le fils qu'il aurait voulu...

LOR. – Il t'aimée aussi, T'a.

Elle rit.

T'A. – Tu es gentil, mais pas très convaincant... Non, Lor. Mon père ne m'a pas aimée. Je n'étais qu'une gamine parmi d'autres dans le paysage. Remarque, il ne m'a pas détestée non plus, comme ton père a pu faire avec toi. Qui sait si je n'aurais pas préféré ça.

LOR, *acerbe*. – Tu aurais préféré les coups ?

T'A. – En tout cas pas l'indifférence.

LOR. – Au village, les filles ne valent pas les garçons, « c'est dans l'ordre des choses... »... Mais je n'arrive pas à lui en vouloir. Il m'a tant appris.

T'A. – Je ne te le reproche plus, Lor.

LOR. – Tu ne me l'as jamais reproché.

T'A. – Oh, tu n'étais pas là pour m'entendre te maudire ! Les jours qui ont suivi ton départ, j'étais folle de rage.

LOR. – Tu disais que tu m'avais cherché dans la montagne.

T'A. – Et alors ? Folle d'inquiétude et folle de rage... J'ai essayé de comprendre ce qui t'avait poussé à partir. À repartir, je devrais dire... Et j'en suis arrivée à penser que mon-père-ton-grand-père te condamnait au départ.

LOR. – C'est la vérité, T'a, et je n'aurais pas su la dire, pas même la penser telle que tu la dis, aussi simplement. Laisse-moi finir de raconter... La foule était dense. Je n'ai pas voulu te suivre du côté où tu cherchais à m'entraîner.

T'A. – Je voulais te protéger de ton père... Il avait affirmé qu'il te tuerait.

LOR. – Ma place était parmi les hommes ! L'Os de seiche

répercutait les chants, les cris. Le rythme des tambours s'accélérait. Tous chantaient et dansaient, et j'ai chanté et dansé avec eux tous. J'ai ressenti une ivresse extraordinaire. Pour la première et la seule fois de ma vie, j'appartenais à un groupe. J'ai regardé mon père à distance, qui m'a regardé aussi. Je n'ai pas baissé les yeux. Était-ce un sourire menaçant à ses lèvres, ou une grimace incontrôlée qui lui venait en dansant ?

Et puis Riq a surgi. Étourdi, effrayé, pauvre vieux chien amené à coups de pied jusqu'au centre de notre groupe. On a fait cercle autour de lui. Place au chien pelé ! Et tout paraissait si évident. Je dansais et chantais et riaais avec les autres, autour du chien qui menait la danse, nous entraînait tous, *les pleurs le chagrin*, pauvre chien Riq rendu fou, qui tournait, tournait sans fin sur lui-même.

J'ai été stupéfait quand mon père l'a soudain frappé, d'un coup de pied ajusté, terriblement précis, en plein sur la truffe. J'ai cru que ma propre tête éclatait. Le chien s'est retourné, le ventre offert, les pattes levées dans une attitude dérisoire de soumission. Quelqu'un lui a jeté un caillou. Et tout le monde a ri quand le chien s'est raidi dans la poussière...

J'ai cessé de danser et de rire. Une voix intérieure qui ressemblait à celle de mon grand-père m'a arraché à ma stupeur pour me dire : « Fiche le camp, tu vois bien que ta place n'est pas ici. » Brusquement, je n'ai plus appartenu à ce village, tu comprends, ce n'était plus le mien, il fallait que je me sauve, que je sauve ma vie.

T'A. – Et, pour de bon cette fois, tu es parti.

LOR. – Non, T'a. C'est demain que je pars *pour de bon*.

Un long temps.

T'A. – Laisse-toi du temps. Ne décide rien trop vite.

T'a rit nerveusement tout à coup.

LOR. – Quoi ? Qu'est-ce qui t'amuse encore ?

T'A. – Je pense encore à la même chose : si tu racontais là-bas cette histoire comme tu viens de le faire et que, *par hasard*, ton père soit dans le public...

LOR. – Arrête, T'a. Moi, ça ne fait pas rire. (*Il rit quand même, se souvenant.*) La dernière raclée qu'il a voulu me donner, il l'a loupée ! Il me courait après et il m'avait presque rattrapé, mais il a voulu me frapper si fort que dans sa hâte il a cogné l'arête du mur de la cour. Si tu l'avais entendu beugler... Moi, je jubilais !

T'A, *riant*. – Voilà enfin la bonne explication à ton départ : tu as voulu rester sur cette victoire !

Un temps.

LOR. – Le bibliothécaire ne va pas tarder. Je vais lui rendre son double de clé et lui faire mes adieux. Le remercier, surtout... Tiens, écoute ça : « La vie est une table agréablement dressée, les convives sont nos proches, les êtres aimés, les parents, les bons amis. Le plat qu'on nous tend... »

T'A, *lui mettant la main devant la bouche et poursuivant*. – « ... le plat qu'on nous tend est notre plat préféré, à la température requise, à la cuisson idéale. Nous l'attaquons avec appétit, mais notre sourire se change intérieurement en grimace. Et tandis que les autres savourent et se délectent en nous adressant des œillades de connivence, des "hmm" de contentement... »

T'A et LOR, *ensemble*. – « ... nous feignons d'apprécier

avec eux. Comment ferions-nous autrement ? Personne ne nous joue la comédie, le plat est vraiment bon. L'amertume qui nous gâche le plaisir n'émane pas du repas, mais de notre bouche même.»

LOR. – Tu connais ça toi aussi !...

T'A. – Je l'ai probablement entendu avant toi, qu'est-ce que tu crois ?

LOR. – Tu dis bien, tu parles juste.

T'A. – Mais c'est à toi que mon père a transmis le collier...

Elle veut lui rendre le collier. Il refuse d'un geste.

T'A. – Allons, ne fais pas l'idiot !

Elle lui met de force le collier dans la main.

T'A. – Ce couplet sur l'amertume, si je l'ai entendu... Mon-père-ton-grand-père régala le Français enturbanné avec ça...

LOR. – Le marcheur du désert, encore lui, qu'on revoyait chaque printemps, avec la peau rougie qui lui pelait au nez...

T'A. – Il était friand de ce... comment disait-il déjà... de cet « apologue de l'amertume ». Il demandait chaque année à le réentendre. Il disait que les Français étaient amateurs de ce genre d'histoires brèèèves et édifiàààantes et désespéàààantes... Mais assez avec l'amertume, Lor. La vie sait aussi être douce et joyeuse... Les doucettes ! J'allais oublier les doucettes !

Elle ouvre son petit sac à dos, en sort un sachet enveloppant un torchon enveloppant un plat de pâtisseries. Il respire le paquet.

LOR. – Elles sentent bon...

T'A. – Ce n'est pas moi qui les ai faites.

LOR. – Pas toi ?

T'A. – Rappelle-toi ce qu'on disait au village : la championne des doucettes...

Lor accuse le coup.

T'A. – Elle vit avec moi, Lor... Il ne faut pas m'en vouloir. Je n'ai pas pu te le dire tout de suite. J'ai même soupçonné que tu le savais déjà par Amel...

LOR. – Non, il a été nul sur ce coup-là... Tu l'as prise chez toi au départ de mon père, n'est-ce pas ? C'est pour ça qu'il t'a convoquée au village. Ça m'étonnait, aussi... Tu as bien fait, T'a. Tu as très bien fait...

Un temps.

LOR. – Peut-être... le plus simple... Je pourrais... Non, c'est inutile. Je vais partir, T'a. Mais je reviendrai, je te le promets, dès que possible.

T'A. – Il te reste une partie de l'argent. Rends-la, je rembourserai ce qui manque. J'ai des sous de côté. Ton père nous a envoyé un mandat.

LOR. – Ah ? Il a envoyé de l'argent ! C'est bien, c'est bien.

Un temps.

LOR. – Tu ne lui as pas dit que tu m'avais retrouvé ?

T'A. – Non, j'ai préféré...

LOR. – Tu as bien fait.

T'A. – Je voulais d'abord me rendre compte, savoir où tu en étais... Et je ne veux rien t'imposer. Ni à Douja.

LOR. – Tu ne m’imposes rien. Je fais ce que je veux.

Un temps.

LOR. – Et à quoi bon la revoir : je pars demain.

T’A. – Prends le temps de réfléchir, Lor. Ne va pas risquer ta vie avec ces passeurs de misère. Reste, je t’en prie. Aide-moi ici à changer l’ordre des choses... Tu ne me dis pas non.

LOR. – Je ne te dis pas oui.

T’A. – Allez, goûte un gâteau. Assez d’amertume !

LOR. – Tu as raison... *(Il cueille une pâtisserie.)* À nos retrouvailles ! À Douja !... Je reviendrai, T’a. Je reviendrai...

La pièce finie, après le salut des comédiens, les spectateurs pourront trouver sur une étagère la fiche laissée par Lor, au verso de laquelle il avait écrit :

JE PARI QUE TU VA ME DEMENDÉ DE RACONTÉ

